

Vous applaudirez, Messieurs, avec nous à des succès glorieux qui n'honorent pas seulement la Faculté des lettres, mais aussi la ville de Lyon. L'Académie française a donné le 1<sup>er</sup> prix Monthyon aux *Symphonies* de M. de Laprade que les éloges de M. Villemain, comme ceux de tous nos grands critiques, placent désormais au premier rang des poètes français de notre temps. Quelque grand que soit cet honneur, la même académie lui en avait fait, trois mois auparavant, un plus grand encore, en le choisissant pour son candidat au prix de l'empereur. Après toutes ces couronnes, que peut faire encore l'Académie française pour M. de Laprade, sinon lui ouvrir ses portes ? Aussi, sans nous laisser abuser par des sentiments de confraternité ou de patriotisme lyonnais, croyons-nous pouvoir prédire à notre collègue qu'un jour il ira s'asseoir à la place laissée vide par Ballanche.

Tout en appréciant bien haut l'honneur d'avoir pour la première fois à notre tête un membre de l'Institut (ce titre dispense de tous éloges), la Faculté des lettres, composée presque tout entière des anciens élèves de M. l'abbé Noiroi, s'associe de tout son cœur aux sentiments universels d'estime et de regret qui le suivent dans sa retraite prématurée. Mais autant cette retraite nous afflige autant elle nous a peu étonnés ; M. Noiroi n'avait pas ambitionné les honneurs, les honneurs, chose rare, étaient venus le chercher malgré lui ; il avait fallu qu'un ministre, qu'il pleure encore, un ministre, son ancien élève et son ami, lui fit une sorte de violence pour le décider à accepter le rectorat agrandi et élevé au niveau des plus hautes fonctions de l'ordre politique et judiciaire. Ce que M. l'abbé Noiroi aimait par dessus tout, dans son excessive modestie et son goût de l'étude, c'est le silence, la retraite, la méditation, et aujourd'hui, parvenu au terme de son ambition, s'il est permis d'employer ici un mot pareil, il ne regrette rien, si ce n'est peut-être cette